

P R A M O E D Y A A N A N T A T O E R

U N E E M P R E I N T E
S U R L A T E R R E

BURU QUARTET III

*Roman traduit de l'indonésien
par Dominique Vitalyos*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

BURU QUARTET
AUX ÉDITIONS ZULMA

Le Monde des hommes
Enfant de toutes les nations
Une empreinte sur la terre
La Maison de verre

DU MÊME AUTEUR
CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Le Fugitif, roman, Plon.
Corruption, roman, Éditions Philippe Piquier.
Gadis Pantai, roman, Gallimard.
La vie n'est pas une foire nocturne, nouvelles, Gallimard.

Titre original :

Jejak Langkah

Publié en accord avec l'Agence Astier-Pécher.

Tous droits réservés.

© Famille Pramoedya Ananta Toer, 1985.

© Zulma, 2018, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Une empreinte sur la terre*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



Enfin la terre de Betawi se déroule sous mes pieds. J'inspire profondément l'air du bord de mer. Adieu, navire, adieu, mer, adieu à tout ce qui fait partie du passé, sans excepter les expériences des jours sombres. Adieu.

Je pénètre l'univers de Betawi et j'entre dans le xx^e siècle. À toi aussi, xix^e, adieu !

Je suis venu m'affirmer, chercher la grandeur et le succès. Écartez-vous, obstacles qui me barrez le chemin, écartez-vous tous. Les bannières de *Veni, vidi, vici* sont sans valeur pour moi. Si je suis venu, ce n'est pas pour vaincre qui que ce soit, je n'ai jamais souhaité triompher aux dépens de mes semblables. Celui qui prônait le déploiement des enseignes de César ne l'a encore jamais emporté, il est au contraire tombé de haut en les entraînant dans sa chute. Le voilà en prison, pour avoir voulu brûler les étapes et vaincre en l'espace d'un soir, tel Bandung Bondowoso édifiant Prambanan.

Personne n'est là pour m'accueillir. Qu'importe ! On dit qu'à notre époque, seul l'homme moderne fait son chemin et qu'il tient le sort de l'humanité entre ses mains. Qui refuse de devenir moderne deviendra le jouet des forces extérieures qui s'expriment aujourd'hui dans le monde. Moi, je suis un moderne. Je me suis dépouillé de tout ornement corporel ou mental.

La modernité, c'est aussi connaître la solitude de l'homme

orphelin, condamné par le sort à se libérer des liens superflus de la coutume, du sang et même du sol et, quand cela s'avère nécessaire, de ceux qui l'attachent à ses semblables.

Il n'est pas nécessaire qu'on vienne m'accueillir. Je veillerai à mes propres besoins sans l'assistance de qui que ce soit. Celui qui réclame de l'aide se met en situation de dépendance, d'esclavage. Libre ! Complètement libre ! Seules m'attachent les causes que je tiens pour les plus importantes.

Entièrement libre de corps, de cœur et d'esprit, je m'assis dans un coin du tram. Il n'existait pas de moyen de transport aussi confortable à Surabaya. Ici, on roulait sur des rails en acier et une cloche en laiton vous empêchait de vous assoupir. Les wagons de troisième classe, dite verte, étaient bondés. Peu de voyageurs occupaient ceux de la première, la blanche, où je me trouvais. Je ne transportais qu'un léger bagage – une vieille valise toute cabossée, un sac et un portrait de femme glissé dans un étui de velours pourpre, lui-même enveloppé dans un métrage de calicot.

Le tram allait tranquillement son chemin. Après un long séjour en bateau, je me sentais encore osciller comme si mon corps montait et descendait la pente de vagues continuelles. Le bruit courait que sous peu les tramways seraient propulsés à l'électricité. Comment était-ce possible ?

En quittant les abords du port, on sembla s'égarer dans un paysage de marécages, ponctué çà et là de broussailles et de bribes de forêt rabougrie. L'air était chargé d'une odeur de feuilles en putréfaction. Des singes se suspendaient aux branches, indifférents au son de la cloche. Quelques spécimens longeaient notre route en bondissant joyeusement. L'un d'eux nous désignait même du bout d'un bâton. Peut-être, venus là dans l'intention d'examiner plus particulièrement l'indi-

vidu que j'étais, se criaient-ils dans leur langue : « C'est lui, le dénommé Minke, celui qui se prend pour un moderne ! Oui, lui, là-bas, assis seul dans le coin. Sa moustache commence à pousser, mais il a encore le menton lisse. Oui, lui, l'indigène qui aime s'habiller à l'euro péenne et qui se comporte comme un *sinjo*. Il voyage même en classe blanche ! Hou-hou ! »

Ah ! Voilà que nous passions devant ce qui devait être la villa de l'Étoile d'Or, connue pour avoir hébergé des esclaves au temps de la Compagnie des Indes néerlandaises. Un jour, me dis-je, j'aurai peut-être l'occasion d'écrire au sujet de l'un d'eux.

La demeure était le seul agrément de cette région, par ailleurs ennuyeuse et sans attrait. C'étaient pourtant ces marécages monotones, longtemps restés les alliés des indigènes, qui avaient coûté la vie à trente pour cent des soldats de la Compagnie dans les premiers temps de la colonisation. Plus tard en revanche, lors de la construction de Betawi, ils avaient tué soixante mille Javanais, pour la plupart prisonniers de guerre. Même Bontekoe, l'illustre capitaine néerlandais qui avait entamé son ascension vers la célébrité en faisant transporter du sable et des rochers de Tanggerang à Betawi, avait failli être emporté par la fièvre paludéenne.

— Comment s'appelle cet endroit ? demandai-je en malais au contrôleur métis.

Il cligna des yeux, surpris de se découvrir une tâche supplémentaire.

— Ancol.

— Les bateaux qu'on voit là-bas, peuvent-ils voguer jusqu'à Betawi ? m'enquis-je, passant au néerlandais.

— Assurément, Monsieur, en remontant le Ciliwung, dit-il, et il reprit son déplacement d'une banquette à l'autre pour

vendre des billets.

Puis le tram entra dans la cité de Betawi. Le long des rues, aussi étroites qu'à Surabaya et pavées de la même pierre jaunâtre, s'alignaient des bâtiments de plusieurs siècles d'âge, vestiges de l'époque de la Compagnie. Ici aussi, semblait-il, les rues étaient éclairées au gaz. On m'avait dit que Betawi avait commencé à recouvrir ses chaussées d'asphalte, mais ce n'était qu'une fausse rumeur. Que de balivernes font leur chemin en ce monde!

Betawi! Batavia! Ainsi, c'était là la capitale des Indes néerlandaises édifiée par le Gouverneur général Jan Pieterszoon Coen au prix de la vie de soixante mille indigènes. Qui en était venu à affirmer ce chiffre? C'était la ville que l'armée du sultan Agung avait assiégée et à laquelle il avait donné l'assaut en 1629. Pendant nos cours d'histoire des Indes, mes camarades d'école néerlandais m'avaient souvent envoyé des piques à ce sujet. « Combien de soldats combattaient sous les ordres d'Agung? Deux cent mille. Et combien de Néerlandais défendaient-ils la ville? Cinq cents! Les Néerlandais utilisaient des canons. Agung aussi! Alors pourquoi l'armée de ton *raja* a-t-elle perdu? »

Oui, il avait perdu, c'était vrai. Et depuis, indiscutablement, les Néerlandais contrôlaient tout. Encore à ce jour! Le fait que Coen était mort des fièvres pendant le siège de la ville qu'il avait construite et n'avait jamais revu sa terre natale n'y avait rien changé.

Deux cent mille hommes, avaient dit mes condisciples, et armés de canons. Oui, le sultan avait dû en faire usage, je le croyais. Mais deux cent mille hommes? Qui possédait des preuves susceptibles de confirmer ou de réfuter ce nombre? À force d'y penser, je me sentais brûler d'une colère impuisante.

Batavia n'était pas du tout aussi animée que Surabaya. Contrairement à celle-ci, c'était assurément une ville propre, avec de grandes caisses en bois disposées dans des lieux précis pour que les gens viennent y déposer leurs ordures. Ici et là, on trouvait un petit jardin public planté de fleurs dont les couleurs vives égayaient l'existence des citadins.

À Surabaya, où il n'en existait presque aucun, on ne voyait que des alignements serrés de huttes de bambou, des feux et partout des détritrus.

1901.

Dans le journal acheté au port, un article concernant la traite des femmes de Priangan vers Singapour, Hong Kong et Bangkok me rappela les propos que Maïko avait tenus au tribunal au sujet de la rémunération des prostituées, et que j'ai rapportés dans *le Monde des hommes*. J'en détournai aussitôt mes pensées. À quoi bon revenir sur ce qui était révolu ? Il est déraisonnable de s'encombrer du passé dès lors qu'il ne peut plus vous servir.

Un autre article retint mon attention. On y apprenait que les journaux sino-malais refusaient, ainsi que le gouvernement les y invitait, d'adopter la nouvelle orthographe malaise mise au point par C. Van Ophuysen. Nous n'avons pas besoin d'un malais d'école, de registre supérieur, arguaient-ils. Nos abonnés ne sont pas des diplômés d'écoles d'État. Nous ne voulons pas risquer de voir s'effondrer notre entreprise.

Le journaliste se plaignait également que la poste entendait imposer cette nouveauté aux expéditeurs de courrier. Pourtant personne ne suivait ses directives. Suspendre l'acheminement de tout pli non conforme à la règle comme les services postaux en brandissaient la menace était voué à l'échec.

Autant vouloir retenir l'eau de la mer entre ses mains.

Quoi! Comment avais-je pu manquer cette nouvelle importante, écrite, qui plus est, en aussi gros caractères? Le Japon revendiquait la propriété de l'île de Sabang et de son usine de traitement de charbon! Ça alors! Quel bond retentissant il exécutait là! Cette information était-elle fondée? «*Les gesticulations de ce pitre sont de plus en plus tapageuses*», commentait le journal. Sans surprise, un entrefilet annonçait la tenue d'une réunion d'urgence des autorités de la Marine.

Le tram roulait, tranquille, au tintement de sa cloche en laiton. Betawi! Ah, Betawi! m'exclamai-je en moi-même, me voici arrivé en ton sein. Tu ne me connais pas encore, Betawi, mais moi, j'ai appris des choses sur toi! Tu as fait du Ciliwung une sorte de canal, un peu comme aux Pays-Bas, où les embarcations vont et viennent, où des radeaux apportent de l'intérieur des terres des matériaux de construction. Pour un peu, on se croirait à Surabaya. Tes édifices sont vraiment vastes et ambitieux, mais mon esprit l'est encore plus.

Jadis le Ciliwung, disait-on, avait été bordé de part et d'autre d'un alignement ininterrompu de somptueuses demeures. Depuis, la plupart d'entre elles avaient été reconverties en boutiques et en ateliers sinistres qui dans leur grande majorité appartenaient à des Chinois. Dans ce contexte, je faisais encore manifestement figure d'original. Je portais des chaussures, quand la majorité des gens qui m'entouraient allaient pieds nus. J'étais coiffé d'un chapeau de feutre, et non d'un *destar* ou d'un *caping* comme presque tous les autres hommes. J'étais vêtu à l'européenne au milieu d'individus en short, en pantalon large ou torse nu.

Une perspective bariolée s'offrait à mon regard, mais mon cœur débordant de gaieté arborait des couleurs encore plus éclatantes. Où êtes-vous, chantait-il, jeunes filles de Priangan,

célèbres pour votre grâce, votre beauté, votre peau de satin couleur de doukou? Je n'ai encore rencontré aucune d'entre vous. Sortez de vos maisons, me voici! Où sont les Dasima immortalisées par Francis?

Mais celles que je cherchais des yeux n'étaient présentes nulle part dans la première classe de ce tram, où ne voyageaient pour ainsi dire que des métis, reconnaissables à leur peau sèche et à leur arrogance de parvenus. À côté de moi était assise une vieille Indo-Européenne occupée à se gratter la tête, ayant probablement oublié de s'épouiller avec son peigne. Le passager qui occupait le siège d'en face était un homme entre deux âges, maigre, la moustache aussi épaisse que le bras. Il était flanqué d'un pur-Blanc, le nez plongé dans un journal. J'y lus, annoncée en dernière page, la venue d'un poète néerlandais qui devait lire incessamment des vers de Shakespeare et d'auteurs des Pays-Bas au Gedong Komedi, le théâtre de Pasar Baru. Il avait, était-il écrit, remporté un franc succès dans les grandes villes d'Europe et en Afrique du Sud.

Non! Je mis fin à ma lecture. Je ne voulais pas laisser mon esprit s'évader, seulement profiter du présent et m'immerger dans la vision de Betawi qui m'entourait.

Delman, grobak, sado, bendi, landau, victoria, dokar...
Dans les rues de Batavia se croisaient toutes les variétés d'attelages que la civilisation des nouveaux venus avait importés, des cavaliers vêtus de toutes les façons, des bicyclettes aussi! Et dire que plus personne déjà ne faisait attention à elles! Je me promis de m'en acheter une. Combien pouvait coûter un de ces deux-roues? Comme les vélocipédistes avaient l'air agiles! Ils roulaient sans hâte et rien ne semblait leur échapper tandis qu'ils pédalaient.

Le tram quitta Betawi pour traverser forêt et marécages en direction de Gambir. Il s'arrêterait bientôt pour débarquer

et charger des passagers. Aucun visage n'avait encore attiré mon attention.

— Gambir n'est pas tout près. On n'y sera pas avant un bon quart d'heure, dit un Chinois assis à côté de moi.

Derrière nous, en classe verte, les bavardages excités allaient bon train.

— Le jeu, quoi d'autre ? enchaîna le Chinois bavard. Ils vont aux courses miser sur des chevaux. C'est la première fois que vous venez à Betawi ? me demanda-t-il. C'est bien ce qui me semblait. Ici, les habitants sont fous de paris, hommes et femmes de toutes origines. Ils jouent aux dés, aux cartes, aux combats de coqs, de béliers et même de lézards. À l'heure d'ouverture du marché de Gambir, on voit arriver des parieurs de tout le pays. Ne manquez pas Pasar Gambir.

— Peut-on assister à des spectacles intéressants dans les villages ?

— Personne n'est aussi avide de spectacles que les habitants de Betawi. Ceux de Solo, diriez-vous ? Perdu. Dans les villages, on peut voir du *cokek*, du *doger*, du *lenong*, du *gambang kromong*. Vous aimez le *kroncong* ? Waouh ! Il ne faut pas manquer Messire Longsor, le roi du *kroncong*. Il a une grosse moustache et une voix superbe. On dit qu'il compte des Portugais parmi ses ancêtres. Il vit non loin de l'église portugaise, d'ailleurs.

Mon voisin descendit à l'arrêt suivant. Fini le bavardage et les informations. Je me retournai avec stupéfaction sur ce qui venait de se passer : j'avais parlé malais couramment et non seulement il m'avait compris, mais j'avais suivi sans difficulté, moi aussi, tout ce qu'il me disait.

La grand-mère métisse me dévisageait depuis un moment lorsqu'elle me demanda en malais :

— D'où venez-vous, *Sinyo* ?

— De Surabaya.

— C'est votre première fois à Betawi ?

— Oui, *Oma*.

— Regardez, *nyo*, dit-elle en pointant du doigt par la fenêtre. Ce vieux bâtiment d'époque, c'est le club De Harmonie, où tous les gens importants vont s'amuser. Il n'est pas ouvert à n'importe qui. L'accès est réservé à ceux qui gagnent plus de quatre cents florins par mois. Et même si nous renaissions mille fois, vous et moi, nous ne serions jamais autorisés à y jeter un coup d'œil.

Quatre cents florins ! Quand ma fortune, constituée au fil des ans, se montait en tout et pour tout à cent soixante-dix florins et quelques *sen* ! À quoi pouvaient bien servir quatre cents florins mensuels ? C'était assez pour s'acheter chaque mois trois bicyclettes et garder en poche de quoi vivre largement jusqu'au prochain !

Des bâtisses solides et hautes, des véhicules élégants rehaussaient la beauté du paysage. Comparé à ceux-là, mon vieux *bendi* n'était qu'un tas de planches usées. Les avenues étaient larges comme des terrains de football. Quant au pont Harmonie, on aurait dit un moulage en cire, décoré de statues comme il l'était. Étaient-ce Vénus et Cupidon ?

— Nous arrivons à Weltevreden, *nyo*, Gambir pour les gens de Betawi. C'est le terminus. Où voulez-vous aller ? Regardez, ici, c'est Koningsplein, Lapangan Gambir pour les habitants de Betawi, l'endroit où a lieu le marché. Le tram s'arrête devant la gare. Si vous devez continuer votre voyage, il vous faudra en prendre un autre, le Meester Cornelis, ou partir en *delman*.

Je parcourus des yeux l'étendue de Koningsplein, le jardin qui faisait la fierté des Indes néerlandaises. Il s'étendait sur une superficie de cent hectares. Couvert de pelouses soigneuse-

ment entretenues et dénué de fleurs, c'était l'endroit où les habitants de Betawi se rencontraient pour se distraire, que Pasar Gambir, le marché, soit actif ou non, qu'ils aient ou non de l'argent pour parier. C'était le remède assuré à l'ennui d'une existence cloîtrée à la maison.

— Weltevreden! Terminus! cria le contrôleur en néerlandais, puis en malais.

Pou pou pouh! comme la gare de Gambir était grande, on aurait dit tout un village sous un seul toit. Quels produits les trains déchargeaient-ils ici? Certainement les mêmes que les trains qui desservaient Surabaya – la prospérité et le bonheur en provenance des villages. Dans l'autre sens, ils exportaient vers les campagnes des articles pourvoyeurs d'oubli, prospérité et bonheur déjà mis au clou. J'allais devoir garder à l'esprit qu'il en allait ainsi de toutes les grandes villes modernes. Elles présidaient à l'éparpillement et à la circulation de la prospérité et du bonheur.

Je rejoignis ma destination en *delman*.

Quoi qu'il en fût, je me comptais parmi les modernes, le milieu le plus progressiste de l'époque. Refuser de participer au progrès, c'était accepter de se faire écraser, pulvériser.

Dans la poche intérieure de ma veste, je transportais deux feuilles de papier méticuleusement pliées: mon diplôme de fin d'études secondaires et une convocation de la Stovia, l'école de médecine de Batavia. N'était-ce pas formidable? Non seulement la capitale, mais l'école de médecine se faisaient un devoir de m'ouvrir leurs portes!

Formidable! Merveilleux!

Une brèche s'était bel et bien ouverte dans la forteresse de Batavia.

Un employé de la Stovia descendit mes bagages – valise, sac, étui contenant le portrait – puis les déposa soigneusement au bureau de l'accueil.

Je présentai ma convocation.

— Bonjour, Monsieur. Nous vous attendions depuis longtemps. Vous deviez déjà nous rejoindre l'an dernier, n'est-ce pas ? Et cette année encore, vous voilà en retard d'une semaine sur la rentrée. C'est seulement en vertu des excellentes notes de vos bulletins scolaires que nous pouvons excuser cette nouvelle entorse à la ponctualité, j'espère que vous en êtes bien conscient.

Ses propos m'avaient irrité et soudain je me sentis mal à l'aise. La façon dont il s'adressait à moi était incorrecte. Je n'avais pas commencé à étudier que déjà on cherchait à me rabaisser.

— Javanais, n'est-ce pas ?

Encore plus provocant. Voyant que je le fixais sans répondre d'un air de défi, il renonça à me poser des questions et me tendit le règlement afin que je l'étudie.

— Vous êtes au courant ? Les règles s'appliquent dès l'instant où vous êtes accepté en tant qu'étudiant. Au moment où vous entrez dans l'enceinte de l'école, vous êtes tenu de vous y soumettre.

Sous mon regard dur, l'Européen à peau jaune avait dû comprendre que je me rebellais par-devers moi contre lui et son règlement, car il se hâta d'ajouter :

— Je ne fais que vous transmettre ce qu'il en est, Monsieur, pour tout individu désireux de devenir un de nos éléments. Libre à vous de persévérer ou de renoncer.

Je triturai mon chapeau de feutre entre mes mains, assis en

silence sur le siège rembourré. Pour moi, il n'existait d'autre établissement accessible, d'autre destination que la Stovia, l'école de formation des médecins indigènes. Quelle réalité mortifiante.

Il parut bientôt perdre patience et vouloir retourner à ses occupations.

— Passez dans la pièce à côté, dit-il en pointant une porte du doigt. Avant de signer votre admission, vous *devez* appliquer le règlement.

Des règles, il y en avait partout. Pourquoi fallait-il que celles-ci soient aussi blessantes ? Pour commencer, l'étudiant javanais que j'étais devait s'habiller à la javanaise, chemise traditionnelle à boutons, *kain* en batik, *destar*. Il me faudrait aussi marcher pieds nus ! Toute semelle était interdite.

— Vous avez des vêtements javanais ?

J'en avais, sauf un *destar*, mais il aurait été trop humiliant de reconnaître que je ne possédais pas de couvre-chef.

— Non, répondis-je.

— Vous avez de l'argent ?

Les questions devenaient de plus en plus grossières. Son salaire mensuel n'atteignait probablement pas soixante-dix florins.

— Sinon, nous pouvons vous avancer la somme nécessaire.

Très bien. J'accepterais d'être admis comme étudiant à la Stovia. Je ferais usage de la permission d'aller m'acheter une tenue.

— Vous pouvez laisser vos affaires ici, elles sont en sécurité. Nous vous attendrons, Monsieur. Vous trouverez tout ce dont vous avez besoin à trois cents mètres environ d'ici, au grand marché Pasar Senen.

Je sortis, excédé. Il me fut facile de localiser la boutique que je cherchais. Le vendeur était un Arabe, bavard intaris-

sable aux petits yeux perçants profondément enfoncés, qui portait un fez noir crasseux. Je pus finalement acheter le *destar* pour la moitié du prix exorbitant qu'il en avait d'abord réclamé. C'était sans doute encore trop cher.

Je vivais ces nouvelles expériences comme une torture. J'allais devoir supporter tous ces tracas mesquins pour devenir médecin, un simple rouage de l'industrie sucrière, comme l'avait remarqué justement Ter Haar, le journaliste qui s'était pris d'amitié pour moi sur le bateau, lors d'une première traversée avortée. Allais-je pouvoir m'y résoudre ? Le plus surprenant, c'était de me voir exécuter de fait ces ordres humiliants, dégradants.

De retour au bureau, énervé, mécontent, je passai dans la pièce que l'employé m'avait désignée pour me changer. Adieu, vêtements européens ! J'ôtai mes chaussures, puis mon pantalon et mes chaussettes. Le *destar* remplaça le chapeau de feutre sur ma tête. Je n'en avais pas porté depuis plusieurs années. Mes honorables pieds, jadis couverts, ressemblaient dans leur nudité à des pattes de poulet. Le sol froid absorbait toute la chaleur de mon sang.

Transi comme un oiseau surpris par la pluie, je signai mon contrat d'admission à l'école. Il me garantissait une allocation de dix florins versée chaque mois par le gouvernement, la gratuité du gîte et du couvert. En retour, je m'engageais à travailler pour le gouvernement, sur terre ou en mer, pendant une période égale à celle de ma formation.

Un indigène affecté au bureau me conduisit au dortoir. On y respirait des effluves d'alcool et de créosote émanant de l'hôpital mitoyen d'Amboine, réservé aux soldats de l'île et à leur famille.

À peine l'employé avait-il posé mes bagages près de ma couchette que nous fûmes encerclés par les pensionnaires. Sur

le lit qui faisait face au mien, je vis une malle au flanc de laquelle on avait collé une coupure de journal illustrée d'une photo qui me fit monter le sang à la tête.

Avant que j'aie pu reprendre mes esprits, un grand type bien découplé qui examinait ma vieille valise brune sous toutes ses faces cabossées s'écria en indo-néerlandais :

— Regardez-moi ça ! Il faut être un bouseux de première pour se trimballer une valise aussi pourrie !

Apparemment il était le seul du dortoir à porter des chaussures. Il n'était de toute évidence ni soundanais, ni javanais, ni madurais, ni balinais, ni malais. Sans doute métis.

Brusquement, me prenant au dépourvu, il décocha dans ma valise un grand coup de sa lourde semelle. J'eus l'impression que c'était ma valeur et ma dignité qu'il molestait de la sorte. Le bagage tomba à plat et traversa la salle dans une glissade. L'employé de l'école voulut empêcher que d'autres l'imitent, mais déjà la foule des pensionnaires se précipitait pour se joindre au jeu.

Hé, vas-tu te laisser traiter comme ça ? m'admonestai-je.

— Messieurs ! m'écriai-je, furieux. Plutôt qu'à cet objet, attaquez-vous à moi, me voici, en chair et en os. Allons, venez, tour à tour ou ensemble, à votre guise !

Je ne m'étais jamais battu de ma vie, pas plus que je n'avais dû affronter des comportements d'une telle grossièreté. Il m'était seulement arrivé de mimer la position de combat devant un miroir. À coup sûr, j'allais broyer, compresser en cube ou en rouleau quiconque s'avisait de me défier. Mes cuisses se dégagèrent des plis du *kain* en batik. Je déboutonnai ma chemise de la main gauche. Du regard, je les mettais tous au défi de s'attaquer à moi.

Mais ils ne tenaient pas compte de mes menaces ! Ils riaient ! Ils riaient de moi ! De moi !

Le garçon habillé à l'européenne tendit une main flegmatique vers mon nez, comme pour saisir un concombre qui y aurait été accroché. Quel malappris ! Ma gauche vola vers son visage, ma droite prête à le frapper au torse. Il recula. Je fis un pas en avant, lançai le bras droit devant moi et... m'écroulai dans une explosion de rires qui semblaient ne jamais devoir finir.

Prêt à repartir à l'attaque, je voulus bondir sur mes pieds. Mais impossible, j'étais paralysé ! C'était comme si une montagne s'était abattue sur mon corps. Ils s'étaient tous précipités pour maintenir mes pieds au sol. Mon *kain* s'était défait, mes sous-vêtements grimaçaient de blancheur. Il avait fallu si peu de temps pour me neutraliser !

Et ce n'était pas fini. En quelques secondes, ils me dénudèrent, ne me laissant que ma ceinture en cuir et mon *destar*. Je ressemblais à un cheval de trait auquel on a enlevé son harnais.

— Allez, beau mâle, coq champion, rengorge-toi et va chanter ailleurs ! s'écria le métis pour me provoquer.

Ils me relâchèrent tout en hurlant et en poussant des vivats. Tel Adam chassé du jardin d'Éden, je me précipitai vers ma couchette pour dissimuler ma nudité.

— Ne lui rendez pas ses vêtements ! lança un des pensionnaires en malais à l'employé qui cherchait à m'aider. Laissez-le courir comme un buffle au champ !

Tout le monde rit de plus belle.

— Allez, champion, bête !

Ils pouvaient toujours courir, je ne leur aurais obéi pour rien au monde.

Ils firent bloc pour me repousser au centre de la salle. Alors, nu comme un ver à la vue de tous, mes forces me quittèrent. Je ressentais ce que doit éprouver un volatile de combat à

qui l'on a arraché toutes ses plumes. Mes mains impuissantes se portèrent devant mes parties intimes pour les couvrir.

— Quel grand et noble *satria* javanais, ceinturé de cuir et portant *destar*!

— Coq enrôlé!

— Laissons-le comme ça jusqu'à demain, jusqu'à la tournée d'inspection du directeur. D'accord?

— D'accorrrd! hurlèrent les autres à l'unisson.

Le garçon vêtu à l'européenne s'approcha de moi et tenta de me saisir la main. C'en était trop. Le croyant prêt à m'agresser, je bondis et dans une détente de mes jambes l'une après l'autre, mes orteils l'atteignirent à la gorge. Il se détourna sous le choc et lorsqu'il cracha par terre, deux dents et du sang s'échappèrent de sa bouche.

Le vacarme avait redoublé de férocité.

— Adam est pris d'amok!

J'avais subitement décidé de me battre plutôt que de sacrifier à ma pudeur. Libérant mes deux mains, je passai à l'attaque.

— Allons, Messieurs, ça suffit, intervint l'auxiliaire. Terminez-en, faute de quoi, j'appelle le directeur.

— Allez faire votre rapport! Allez-y donc! Notre coq champion est devenu fou!

— Oui, allez le lui dire!

Ils firent cercle autour de moi, menaçants.

— Qu'attendez-vous pour me tomber dessus! m'écriai-je.

Mais ils n'en firent rien. Apparemment, ils n'avaient voulu que me manipuler comme un jouet et non pas chercher à me faire du mal. Aucun ne s'avancait. Ils se contentaient de rire. Le volatile de combat qui s'était affirmé en moi reprit ses invectives.

— C'est donc ça, le comportement des gens civilisés?

À ces mots, ils se calmèrent. Je renchéris :

— C'est le genre de conduite que vous ont appris vos ancêtres ?

— Ferme-la, laisse nos ancêtres tranquilles.

— Vous vous croyez plus civilisés qu'eux ?

Quelqu'un me jeta mon *kain*. Je le passai d'un geste calme dans ma ceinture sans les quitter des yeux.

— Devant les paysans, vous jouez les intellectuels. Mais les paysans ne sont pas aussi barbares que vous ! poursuivis-je.

Tenant à l'œil le jeune métis qui avait perdu deux dents au cours de la bagarre, je me dirigeai vers ma couchette. Personne ne tenta de m'arrêter. Le tumulte s'était calmé.

— Même Satan, l'ennemi juré de Dieu, est moins scélérat que chacun de vous, insistai-je, stimulé par leur silence. Fichez le camp d'ici ! grognais-je pour conclure l'épisode.

Personne ne réagit. Ils suivaient des yeux tous mes mouvements, peut-être stupéfaits par ma témérité. Ils ne se dispersaient pas non plus comme je leur en avais donné l'ordre.

Je me rhabillai, posant à l'aristocrate dans mes gestes et ma contenance. Je poussai mes bagages sous le sommier et plaçai sur mon oreiller l'étui de velours pourpre contenant le portrait, enveloppé dans son calicot.

L'employé de l'accueil avait disparu. Il était sans doute accoutumé à ce genre de spectacle et ne ferait pas de rapport à qui que ce soit, sinon aux compères de son village et à son épouse.

Je m'assis sur ma couchette et balayai les alentours d'un regard de défi. Tous étaient aimables, à présent, et se présentèrent à moi par leur nom en souriant. L'épisode de la bagarre était évidemment clos. Ce que j'avais subi était probablement une sorte de rite d'initiation qui faisait l'objet d'un jeu brutal,

et ils regrettaient d'être allés trop loin.

Ne vous comportez plus jamais aussi grossièrement avec moi, les défiai-je par-devers moi. Ne tentez plus d'humilier cette méchante valise de bouseux toute cabossée. Son contenu a plus de valeur que vous tous réunis, candidats médecins et néanmoins scélérats ! Il vous faudra d'abord apprendre à me connaître, comme moi j'apprendrai à le faire. Cette malle renferme ce que j'ai pensé et écrit de plus intéressant dans ma vie : notes, lettres d'amitié et de réflexions, articles de journaux, deux manuscrits destinés à devenir le roman de ma vie, le tout pesant plus de deux kilos. Avez-vous jamais tenu entre vos mains trésor aussi précieux que celui-ci ? Elle contient également des lettres chères d'autres personnes. Sans compter celles de *Bunda*. Je ne crois pas que vous puissiez avoir une mère aussi extraordinaire que la mienne. Avez-vous jamais possédé autant de richesses ? Je ne crois pas non plus que vous ayez vécu des expériences aussi intéressantes que celles relatées dans mes écrits. Vous qui postulez pour devenir des vassaux de l'État, des mangeurs de salaire, des *priyayi*...

Voyant que personne n'avait plus l'intention de m'importuner, je me calmai. Il ne tenait plus qu'à moi que nos relations s'améliorent.

— Je suis désolé de t'avoir fait sauter deux dents, dis-je au métis.

Ils accueillirent mes paroles en riant. Sans plus leur prêter attention, je commençai à ranger mes vêtements dans l'armoire qui m'était affectée. Ils en observaient chaque pièce comme si je m'apprêtais à leur offrir un tour de magie.

— La seule tenue javanaise qu'il a est celle qu'il porte, remarqua l'un des pensionnaires.

— C'est peut-être un *londo godong*, suggéra un autre.

— Tous ses habits sont européens !

Je faisais mine de ne rien entendre. Je sortis ensuite livres et papiers et les plaçai à leur tour dans l'armoire. Alors que je hissais la valise et le sac vide sur le haut du meuble, un cri strident s'éleva :

— *Ahai!*

Je fis volte-face précipitamment. Le portrait, extrait de son étui, exposé à la vue de tous, passa rapidement de main en main jusqu'au garçon le plus éloigné.

— *La Fleur à la croisée des siècles*, lut quelqu'un d'après la légende inscrite sur la partie inférieure du cadre.

Lorsque je vis le tableau que j'aimais tant aux mains de ces garçons qui ne m'en avaient pas demandé la permission, mon sang ne fit qu'un tour. Je sortis mon poignard de l'armoire, le tirai hors de son fourreau et hurlai :

— Remettez-le immédiatement là où il était !

Personne ne réagit. Ils étaient tous en train d'échanger leurs opinions sur le portrait au fond de la salle.

— Ou faut-il que je vise l'un de vous avec ça ?

À ce moment, un ordre fusa :

— Ça suffit, rendez-le lui.

Le bavardage cessa. Ils se tournèrent vers moi et virent que je tenais une arme.

— Je compte jusqu'à trois et si personne ne vient remettre ce portrait soigneusement à sa place, je lance ce poignard contre n'importe lequel d'entre vous.

Un élève rachitique et de petite taille traversa la pièce, le tableau à la main, et le rangea dans son étui.

— C'est vrai, ils vont toujours trop loin, *Mas*, bougonnait-il. Moi non plus, je ne peux plus supporter de cohabiter avec eux.

À cet instant, je sus que nous serions alliés. Je l'observai tout en replaçant le coutelas dans l'armoire. Il posa l'étui à la

verticale et l'épousseta.

— Je me présente. Ici, on m'appelle Partokleooo, mais mon nom est Partotenojo, dit-il en mauvais néerlandais avec un accent javanais très marqué. *Mas* Partotenojo.

— Ils te malmènent, toi aussi ?

— Je ne peux pas le supporter, je te dis.

— Où est ta couchette ?

— Là-bas, au bout.

— Y a-t-il des règles qui gouvernent la répartition des pensionnaires dans le dortoir ?

— Non.

— Alors, change de place et viens à côté de moi.

— Mais cette couchette est déjà occupée.

— Il n'aura qu'à prendre la tienne. Dis-le lui.

Partotenojo alias Partokleooo s'en fut à la recherche du garçon concerné qui traversa la salle, le regard soupçonneux.

— Tu m'ordonnes d'échanger mon lit avec Partokleooo ?

— C'est exact.

— Tu veux devenir le caïd ici, c'est ça ?

— Si vous le prenez comme ça, toi et les autres, oui, pourquoi pas. Quelles sont tes objections ? Je t'aiderai à déplacer tes affaires. Tu prends plaisir à tourmenter Partokleooo, toi aussi, non ? Eh bien cela doit cesser aujourd'hui même.

Les pensionnaires s'attroupèrent de nouveau autour de moi, écoutèrent les récriminations du garçon, puis se mirent à discuter mon ordre. Le métis ne s'était pas joint à eux. Peut-être était-il parti soigner sa mâchoire.

— Écoutez, à moins que vous m'y forciez, ce n'est pas pour jouer les gros durs que je lui ai demandé de changer de place. C'est que je n'aime pas qu'on s'amuse aux dépens de quelqu'un.

Ils se consultèrent, puis, d'un commun élan, ils entreprirent d'aider leurs deux camarades à porter leurs affaires. Lorsque la cloche du déjeuner sonna, ils se précipitèrent vers le réfectoire, nous laissant seuls, Partotenojo et moi.

— C'est vrai ce que tu dis, *Mas*, ils ne font que jouer aux intellectuels devant les paysans. Bande de barbares! jura-t-il avec un accent javanais à couper au couteau, des intonations incorrectes et exagérées.

— Tu n'as pas passé ton examen de fin d'études secondaires?

— Je viens de l'École des enseignants, *Mas*, dit-il en me regardant avec l'air de quelqu'un qui cherche à se faire protéger. Viens, allons manger.

Comme je ne semblais pas prêt à bouger, il me demanda :

— D'où tiens-tu ce portrait, *Mas*?

— C'est un peintre qui l'a exécuté sur commande.

— Une bien belle œuvre. Tu as rencontré son modèle?

— Oui.

— Tu l'as connue?

— Oui, bien connue.

Le regard plongé dans le lointain, les lèvres animées d'un tremblement imperceptible, il avait l'air très ému. Je n'en comprenais pas la raison. Puis les mots vinrent, hachés, hésitants.

— J'ai suivi dans les journaux ce qui est arrivé à cette femme. Je n'ai pas lu tout ce qu'on a écrit à son sujet, mais un assez grand nombre d'articles pour être touché. Elle a vécu un grand malheur.

— Oui.

— Tu ne m'as pas encore dit ton nom, *Mas*.

— Je m'appelle Minke. Viens, allons manger.

Il fixa sur moi un regard interrogateur puis, voyant que je

m'éloignais, il se leva et me suivit.

— Au sujet du portrait, dis-je, personne n'a besoin de savoir.

— Comment va-t-elle maintenant ?

— Elle est morte, Parto.

— *Inna lillahi wa inna ilaihi roji'un!* Puisse Allah accueillir son âme ! proféra-t-il, puis il se tut.

Le réfectoire était bondé d'étudiants de tous niveaux. Ils portaient les vêtements de leur famille ethnique d'origine. Seuls les Ménadonais et les métis étaient habillés à l'euro-péenne. Les Javanais et les Soundanais ne se différenciaient que par la forme de leur *destar*. Un seul Malais était présent, vêtu d'un *songkok* et d'un sarong court. Les *destar* étaient nettement majoritaires.

La nouvelle de ce qui s'était passé au dortoir s'était répandue, semblait-il, comme une traînée de poudre. Aussitôt que j'entraï, les regards se tournèrent vers moi ; çà et là des murmures s'élevèrent. Je n'y prêtai aucune attention et pris place à une table à côté de Partotenojo. À peine m'étais-je assis qu'un coursier entra dans la salle en appelant :

— Monsieur Minke ?

Partotenojo lui fit signe d'approcher et le garçon s'exécuta. Il lui adressa poliment la parole en malais :

— Quelqu'un s'enquiert d'un étudiant qui serait arrivé par bateau de Surabaya, dit-il en levant un morceau de papier où étaient inscrits plusieurs mots au crayon.

Je me saisis de la note avant que Parto ait pu y poser les yeux.

— Oui, dis-je, c'est moi. Qui me demande ?

Le coursier et Partotenojo me dévisageaient avec curiosité. Le premier me répondit :

— Un Néerlandais, Monsieur, pur-blanc. Il parle avec le

directeur en ce moment.

— Bien, j’irai le voir après le déjeuner.

Partotenojo ne se lassait pas de me dévisager tandis que je mangeais. Il aurait sans doute aimé en savoir plus long sur la femme du portrait, mais je feignais de n’en rien deviner. Je n’avalai que quelques bouchées, car l’épisode de la bagarre m’avait coupé l’appétit. En quittant le réfectoire, je me dirigeai droit vers le salon de réception. Mon visiteur n’était autre que Ter Haar, le journaliste qui travaillait au *De Locomotief* de Semarang, l’ami dont j’avais fait la connaissance durant ma première traversée l’année passée.

— Quel plaisir de vous revoir, Monsieur, dit-il en souriant, la main tendue vers moi.

Il m’expliqua qu’il avait sauté dans un train après avoir reçu ma lettre et qu’il était arrivé à Betawi la veille. Il était allé directement me chercher au port, mais j’étais déjà parti en tram pour Weltevreden.

Il m’entretint avec son affabilité coutumière jusqu’au moment où le directeur vint nous rejoindre. Il se présenta à moi comme s’il n’était pas mon supérieur.

— Sous combien de pseudonymes écrivez-vous, Monsieur ?

Sa question me fit rire.

— Je suis fier qu’un de nos élèves soit écrivain. Mais ici, vous avez pour tâche d’apprendre. Que se passera-t-il s’il vous vient l’envie de rédiger des articles, cela ne perturbera-t-il pas vos études ?

— En écrivant à partir de ses nombreuses expériences du monde et de l’âme, répondit mon ami, il deviendra, je crois, un étudiant d’excellence, Monsieur.

— Je n’en doute pas, mais l’école de médecine implique d’autres connaissances, Monsieur... Comment dois-je vous

appeler ?

— Minke fera l'affaire, Monsieur.

— Bien. Monsieur Minke, quels que soient le niveau d'intelligence d'un étudiant et la richesse de ses expériences des mondes extérieur et intérieur, il doit considérer ses études médicales avec le plus grand sérieux. Tous les protocoles doivent être appris à la suite l'un de l'autre comme les secondes se succèdent sur le cadran. Une seconde de négligence, c'est parfois une vie perdue. Vous êtes déjà arrivé après la rentrée. Vous allez devoir travailler dur pour rattraper votre retard.

— Monsieur le Directeur, intervint mon ami, s'il devait encore s'absenter deux ou trois jours, je ne pense pas que cela poserait de problème. J'allais justement vous demander la permission de l'emmener. Monsieur Minke ne peut pas rater une occasion aussi extraordinaire. Qu'en pensez-vous, Monsieur ?

— Quelle occasion ?

— Voyez-vous, dit Ter Haar, je suis moi-même venu de Semarang pour ne pas la manquer. Il s'agit de rencontrer Monsieur l'ingénieur H. Van Kollewijn, honorable membre de la Chambre des députés néerlandais.

— Un de mes étudiants va rencontrer un député du Parlement ?

— Ce soir, l'idole des Libéraux, le dieu de la fraction radicale des Libéraux assistera à une réunion, sur invitation exclusivement, au club De Harmonie, reprit mon ami. Minke ne peut décemment pas manquer de s'y rendre.

— Et voilà, n'est-ce pas ce que je redoutais ? Vous n'avez pas commencé à étudier que vos affaires privées viennent interférer avec votre travail. Qu'en sera-t-il alors plus tard ?

— La visite de ce parlementaire est un événement rare, qui

ne se reproduira sans doute pas dans les cinq années à venir, Monsieur le Directeur. Alors qu'on peut travailler à ses études chaque jour de sa vie.

— Bien. Mais c'est une permission exceptionnelle. En dehors de vos vacances, bien entendu, concéda-t-il. Vous êtes-vous seulement remis des fatigues de votre voyage ?

— Pour ce qui est de la fatigue, huit heures de sommeil suffisent à en venir à bout, n'est-ce pas ? me demanda mon ami en se tournant vers moi.